

Jean-Louis Aubert

Grand Prix de la chanson Française (créateur-interprète)

Il a 70 ans et l'œil encore rieur des éternels débutants. De ses débuts avec Téléphone à son dernier album *Pafini*, Jean-Louis Aubert a traversé les époques sans se débrancher du réel : rockeur, rêveur, il continue d'inventer des soleils dans la grisaille.

Si sa musique a bercé plusieurs générations, Jean-Louis Aubert échappe pourtant à la nostalgie. Sa trajectoire ressemble à une chanson qu'on n'en finirait pas d'écrire : pleine de refrains qu'on aime retrouver, et de couplets qu'il invente au fil du temps. Depuis près d'un demi-siècle, il avance comme il respire : avec une curiosité intacte, un optimisme contagieux, porté par la conviction inusable que demain sera parfait.

Tout commence avec Téléphone, évidemment. Un groupe, une génération, une étincelle. Dans la France de la fin des années 1970, Aubert et ses camarades ouvrent les fenêtres : « Hygiaphone », « La Bombe humaine », « Un autre monde »... Autant d'hymnes pour une jeunesse qui découvre que la colère peut être joyeuse. Et quand l'aventure s'achève en 1986, il ne s'agit pas de tourner la page, mais d'en écrire une nouvelle.

En solo, il se fait plus intime, plus nu. Ses albums *Bleu Blanc Vert*, *H*, *Stockholm*, *Comme un accord*, *Idéal standard* tracent le portrait d'un artisan exigeant, fidèle à la chanson comme à une amie de longue date. Il y a chez lui un goût rare pour la simplicité, une écriture qui préfère la sincérité au style, et une voix reconnaissable entre mille.

Toujours en mouvement, il refuse la statue et la formule. Sur scène, il mêle la chaleur humaine à la technologie, joue avec ses doubles holographiques pendant l'*OLO Tour*, explore de nouvelles manières d'être présent. Pendant le confinement, il devient

ce cyber-troubadour qu'on retrouvait chaque soir en ligne, guitare en main, visage souriant : un rituel discret devenu lien commun.

Puis vient *Pafini*, en 2024. Un disque solaire et ample, enregistré avec Renaud Letang, le jeune Elliott Sigg et le légendaire Bernie Grundman. « Merveille » ouvre le disque, « C'est quand ça commence » interroge la patience, « Saute ! » célèbre le vertige, « La chanson qui guérit » murmure l'espérance ; chaque refrain semble écrit pour nous rappeler que « le bonheur, ça se fabrique ». *Pafini*, ce mot inventé, drôle et tendre, sonne avant tout comme une promesse de recommencement.

Un an plus tard, l'album n'a rien perdu de sa fraîcheur. Aubert continue d'apprendre, de chercher, de s'émerveiller : il s'essaie aux logiciels de production, écrit sur des tablettes, dialogue avec les jeunes musiciens comme avec ses pairs. Toujours ce même mélange de douceur et d'énergie, de curiosité et d'humilité.

Ses chansons, elles, appartiennent désormais à tout le monde. Elles consolent, rassemblent, rappellent que le bonheur n'est jamais très loin d'un accord majeur. Et s'il semble encore avoir vingt ans, c'est sans doute parce qu'il ne joue pas à l'être : il continue simplement de croire que chaque note, chaque sourire, chaque lever de rideau peut encore tout recommencer.